

et admirable éloquence de ces hommes qui, sans lui rien ôter de sa simplicité auguste, et de cette vertu qu'elle tire de l'humilité de la croix, savaient néanmoins l'orner et l'embellir, et la montraient dans leurs discours aussi brillante que forte et victorieuse. Ce luxe et ces délices de la parole sainte convenaient à des temps plus heureux, et pouvaient être une juste récompense que le Ciel accordait au zèle et à la ferveur de nos pères. Mais les chrétiens de nos jours ont-ils droit de prétendre aux mêmes faveurs? oseront-ils se plaindre de ce que ces délicatesses et ces raffinemens leur manquent, lorsqu'ils auront mérité par leurs dédains et leurs superbes dégoûts, que le pain même des enfans leur fût retranché, et que le Seigneur les condamnât à cette famine de sa parole, le plus terrible des châtimens dont il ait menacé son peuple. Que dis-je, leurs dédains et leurs dégoûts? Oh! que je pourrais adresser des reproches bien plus amers et plus accablans, non pas à vous, mes Frères, mais à un grand nombre de ceux qui témoignent tant de mépris pour notre ministère, et qui fuient opiniâtrement nos temples! Depuis quand, en effet, l'éloquence évangélique s'est-elle affaiblie parmi nous? Il n'y a pas trente années encore, que nous avons vu les chaires chrétiennes remplies par des orateurs dignes des plus beaux siècles de l'Eglise. Leur voix était celle de Nathan et des Isaïe; leur zèle, celui des Paul et des Barnabé; leur langage, celui des Basile, des Chrysostôme et des Ambroise. Nous les avons entendus dans notre jeunesse; bientôt après, nous les cherchâmes des yeux. Qu'étaient-ils devenus? comment avaient-ils disparu tout-à-coup? O Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et égorges ceux qui sont envoyés vers toi, [te convient-il de demander, les mains encore teintes de leur sang, pourquoi ils sont muets? Après avoir précipité le pontife, le prêtre et le lévite dans un même tombeau, est-ce à toi de reprocher à la tribu sainte mutilée l'affaiblissement de

son éclat et de ses forces? As-tu droit d'exiger que nous, les tristes restes de nos frères morts, faibles et derniers débris de cette Eglise de France, naguère si illustre et si florissante, nous fassions nous seuls revivre toute sa gloire, et nous soutenions tout le poids de son antique renommée? Hélas! réduits à un si petit nombre, consumés de travaux partagés entre tant de fonctions diverses et de pénibles ministères, attaqués par tant d'ennemis, abreuvés de tant d'amertume, où est notre loisir, pour nous livrer aux études et aux méditations profondes, dans lesquelles nos prédécesseurs plus heureux passèrent tranquillement leur vie? Ah! au lieu de dédaigner nos efforts et d'achever ainsi d'abattre nos courages, ne serait-il pas plus juste de consoler nos peines et d'animer notre confiance par plus d'empressement, plus de docilité que jamais? Eh! si la divine parole a perdu quelque chose de ses ornemens extérieurs et de sa magnificence dans nos bouches, ne doit-elle pas, d'autre part, vous être plus précieuse, parce qu'elle est plus rare? ne devriez-vous pas conserver avec un soin plus jaloux ces dernières étincelles du feu sacré qui vous restent, et qui menacent à tout moment de s'éteindre.

D'ailleurs, mes Frères, car nous ne craignons pas de nous rendre justice à nous-mêmes, que disaient-ils donc à vos pères, ces orateurs fameux? que disaient même un Jean-Baptiste aux peuples de la Judée, un Pierre, un Paul à ceux de Rome et d'Athènes, que nous ne vous disions encore comme eux? Ne vous répétons-nous pas sans cesse que le monde passe, que l'éternité s'avance, que chaque heure peut être pour vous la dernière, que vos plaisirs injustes ne vous rendront pas heureux ici-bas, et vous préparent un malheur sans bornes après la vie; que la seule véritable gloire de l'homme est la vertu, que sa seule honte est le vice; que son unique affaire importante est de sauver son âme; que les jugemens de Dieu sont redoutables aux plus saints même; que

les braver, est le comble du délire aussi bien que du crime? Qu'y a-t-il dans ces vérités, sous quelque forme qu'on les présente, qui ne soit grand, sérieux, imposant, digne de l'attention des esprits solides, et propre à toucher les cœurs nobles et généreux? Que penser de ceux qui n'y voient qu'un objet de mépris et de dérision, qui ferment l'oreille à ces enseignemens divins, pour l'ouvrir aux maximes empoisonnées d'une philosophie basse, charnelle, insensée, qui les égare, les avilit, les corrompt et les précipite, à travers toutes les erreurs et tous les désordres, dans un abîme de maux sans fond et sans ressource?

O vous donc, contempteurs superbes! dont nous venons de combattre les injustes dédains, si quelqu'un d'entre vous est venu se mêler dans cet auditoire chrétien, c'est à lui que je m'adresse. Méprisez tant qu'il vous plaira nos personnes, nous y consentons sans peine; mais ne méprisez pas votre propre âme, ne méprisez pas un ministère établi pour la sauver; ne méprisez pas une parole que Dieu met lui-même sur nos lèvres, pour vous instruire et vous ramener à lui. Quelque faible que vous paraisse notre voix, ne dédaignez plus de nous entendre. Telle est la grâce attachée au caractère dont nous sommes revêtus, à la mission que nous avons reçue d'en haut, qu'il viendra peut-être un moment heureux, où tout-à-coup, au pied de cette chaire, une lumière divine vous éclairera, un trait salutaire blessera votre cœur; vos préjugés se dissiperont; vos goûts, vos penchans seront changés; étonné vous-même de ne plus aimer que la vertu, de ne plus estimer que la foi, de ne connaître plus d'autre douleur que celle d'avoir péché, ni d'autre désir que celui de vous réconcilier avec le ciel, vous vous écrierez plein d'admiration et de reconnaissance: C'est ici un coup de la main du Très-Haut, lui seul pouvait opérer ce prodige; oui, c'est lui qui parle en ce lieu, et je ne l'avais pas compris; mais je viens d'éprouver la puissance de sa grâce; et ce cœur qu'il a renouvelé, ne

respirera désormais que pour lui: *Verè Dominus est in loco isto, et ego nesciebam* (1).

Achevons, mes Frères, et disons quelques mots sur les persécuteurs de la parole de Dieu. Je ne vous demande plus qu'un moment d'attention.

TROISIÈME POINT.

Il faut que l'impiété, mes Frères, se sente bien faible, et se défie étrangement de sa propre cause. S'il en était autrement, croirait-elle avoir encore besoin de persécuter notre ministère? Quoi! après avoir épuisé pendant quatre-vingts ans, contre la religion, toutes les ressources du sophisme, du faux bel esprit, de la fausse science, du mensonge et de la calomnie; après y avoir joint, pendant ce long espace de temps, tous les moyens de l'intrigue et de la corruption; après avoir enfin appelé à son secours les proscriptions, le meurtre et l'incendie; avoir démoli les temples, brisé les autels, presque noyé la tribu sacerdotale dans son sang, elle tremble à la vue d'une poignée de prêtres échappés presque nus au naufrage, destitués de tout appui humain, et prêchant avec simplicité la parole évangélique, sur les ruines du sanctuaire! Quel cri d'alarme n'a-t-elle pas jeté à l'aspect de la croix de Jésus-Christ reparaissant parmi nous, portée dans nos villes et nos bourgades par quelques hommes aussi pauvres, aussi humbles que les apôtres, et plantée avec un respect religieux dans les places publiques et les campagnes, au milieu des acclamations et des hommages des peuples attendris! Que n'a-t-elle pas mis en œuvre pour faire envisager le signe adorable de notre rédemption, comme un étendard de révolte; l'enseignement du christianisme dans un royaume très-chrétien, comme la plus dangereuse des conjurations; l'Évangile de charité et de paix, comme un signal de haine et de discorde; et les prédicateurs de la morale la

(1) Gen. xxviii, 16.

plus douce et la plus pure qui fut jamais, comme les ennemis de l'ordre social et des mœurs! Ne l'avons-nous pas vu épier lâchement nos discours, dans la maligne mais vaine espérance de surprendre quelque mot échappé de nos lèvres, qui pût réveiller les soupçons de l'autorité publique, et armer contre nous la sévérité des lois?

Nous ne nous plaignons pas de ces persécutions, mes Frères, nous les chérissons bien plutôt comme une portion précieuse de l'héritage apostolique. Nous n'avons pas oublié cette instruction de notre divin Maître: Vous êtes heureux, quand on vous persécute, et qu'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi; réjouissez-vous alors, et tressaillez d'une sainte allégresse: *Gaudete et exultate* (1).

Eh! n'avons-nous pas lieu de nous réjouir en effet? Qui ne voit que les calomnies qu'on nous intente, tournent à notre gloire et à celle du ministère sacré que nous exerçons? Si notre doctrine n'était, comme on cherche tant à le persuader, qu'une imposture vaine, exciterait-elle tant de fureur? Si nos adversaires avaient pour nous et pour nos discours autant de mépris qu'ils en affectent, eux qui se disent si tolérans, ne se contenteraient-ils pas de nous plaindre, de regarder en pitié notre erreur, sans recourir à tant de moyens odieux pour étouffer notre voix? Font-ils aux religions qu'ils savent bien être fausses, et à leurs ministres, l'honneur de les haïr de la sorte? Pourquoi cette distinction d'animosité à l'égard d'une seule religion et de la plus sainte de toutes, et de la seule, selon l'expression d'un philosophe célèbre, qui ait des preuves? Ah! il faut bien qu'il y ait quelque chose ici qu'on ne hait que parce qu'on le craint; quelque chose qu'on ne s'acharne à vouloir détruire, que parce qu'on ne peut en arracher le respect de son cœur.

Voulez-vous voir ce mystère éclairci, mes Frères,

(1) Matth. v, 12.

et connaître la cause secrète et véritable de tant d'aversion et d'emportement? Considérez, je vous prie, quelle est la grande accusation qu'on ne se lasse pas de répéter contre nous. Je laisse toutes les autres qui se détruisent elles-mêmes, et ne sont évidemment que mensonges. Mais quelle est cette accusation capitale que nos ennemis ont sans cesse à la bouche, et par laquelle ils s'efforcent de soulever contre nous toute la terre? La voici, dans leurs termes mêmes, que vous avez mille fois entendus: Vous troublez les consciences.

O impie! vous l'avouez donc: malgré tous les raisonnemens et tous les systèmes d'une philosophie sceptique et incrédule, il y a pour l'homme une conscience; il existe une loi éternelle, invariable, supérieure à toutes les lois humaines, et gravée en traits ineffaçables dans le fond de nos âmes; on ne peut la violer sans être condamné aussitôt par un juge secret, que chacun porte au dedans de soi, qui rend malgré nous ses arrêts et les exécute par le remords. Vous sentez la force de cette puissance invisible et domestique, vous faites d'inutiles efforts pour vous y soustraire, et vous dites que nous troublons votre conscience, parce que notre langage est d'accord avec le sien, et que cette parole extérieure de Dieu, dont nous sommes les organes, se joignant à la parole intérieure du même Dieu qui se fait entendre dans votre cœur, forme avec elle une voix de tonnerre qui vous épouvante.

Nous troublons les consciences! — Mais nous ne menaçons ici que des jugemens de Dieu, que des supplices de l'éternité. Ces menaces vous alarment et vous troublent; vous n'êtes donc pas aussi rassuré que vous prétendez l'être, contre ces terreurs de la religion, sujet ordinaire de vos railleries et de vos sarcasmes? Vous n'êtes donc pas si sûr que l'immortalité des âmes et l'enfer soient des rêveries et des fables! Toute cette force d'esprit que vous affectez dans les cercles mondains, tous ces airs d'incréd-

dulité audacieuse dont vous vous parez, ne sont donc qu'un masque trompeur, sous lequel vous cachez une âme faible, agitée et tremblante! nous avons donc raison de dire à ceux qui nous écoutent, qu'il vaut mieux prendre des mesures contre les dangers d'un si redoutable avenir, que les braver misérablement sans cesser de les craindre, et livrer, par un jeu impie et insensé, son sort éternel au plus effrayant des hasards.

Nous troublons les consciences! — Mais quelles sont les consciences que nous troublons? Est-ce la conscience de l'homme de bien? Nous enseignons qu'il faut aimer Dieu et lui obéir, chérir son prochain comme soi-même, servir son prince, respecter le bien et la réputation d'autrui, être juste, bienfaisant, chaste, sincère, désintéressé; qu'à ce prix on sera béni sur la terre, et l'on jouira d'une félicité inaltérable dans un monde meilleur. Qu'y a-t-il dans tout cela qui puisse affliger ou troubler celui qui pratique la vertu? Ah! le miel n'est pas plus doux à la bouche, ni la rosée du matin plus rafraîchissante à l'herbe altérée, que ces paroles et ces promesses ne le sont à l'âme fidèle et innocente. C'est donc la conscience du méchant que nous troublons! Eh! quel plus bel éloge pourrait-on faire de notre doctrine? quelle sera la morale parfaite et digne d'avoir Dieu pour auteur, si ce n'est celle qui console le juste dans ses peines, et qui effraie le coupable dans son iniquité et son triomphe?

Nous troublons les consciences! — Soyez béni, Seigneur, vous qui tirez votre gloire des blasphèmes insensés de vos ennemis! notre parole a la vertu d'émouvoir les consciences; elle est donc bien incontestablement divine. Car quel autre que Dieu a l'empire des consciences! Que tous les rois, les sages, les législateurs de l'univers réunis, essaient d'ajouter une loi au code de la conscience, ou d'en retrancher une seule; qu'ils disent que telle vertu désormais sera crime, ou que tel crime sera vertu, leur tenta-

tive ne leur attirera que la risée universelle. Pourquoi? parce qu'il est trop clair que la conscience est essentiellement indépendante de toute la sagesse et de toute la puissance humaine. Aussi n'y a-t-il (remarquez-le bien) qu'une seule religion dans le monde qui parle à la conscience de tous les hommes; parce qu'il n'y en a qu'une seule qui soit descendue du ciel. Que l'hierophante ou le muphti monte à notre place dans cette chaire, qu'il vous dise tout ce qu'il lui plaira; qu'il tonne, qu'il foudroie, vous l'écouteriez sans émotion ni inquiétude; il ne lui sera pas donné d'atteindre ni d'effleurer votre conscience. Que l'incrédule monte après lui, qu'il déploie toute la force de son éloquence, toutes les ressources de sa dialectique; il pourra éblouir vos esprits, séduire vos cœurs, exciter vos passions; mais il ne pourra rien ici pour intimider la conscience de ceux qui rejettent ses doctrines, ni même pour rassurer la conscience de ceux qui les adoptent. Mais voyez comme la vérité chrétienne, au moment où elle a paru sur la terre, s'est soumise la conscience du genre humain; comme le Juif et le Gentil, le savant et l'ignorant, le Grec, le Romain, le Scythe et le barbare l'ont entendue d'un pôle à l'autre! C'est que le même Dieu qui a fait le soleil pour éclairer nos corps, a fait le christianisme pour éclairer nos âmes: l'une de ces lumières n'entre pas plus naturellement dans nos yeux que l'autre dans nos consciences. Voilà ce qui explique le succès et le triomphe de la parole évangélique, dans la bouche des apôtres et de leurs successeurs en tout temps et en tous lieux; soit qu'un Paul, à la naissance du christianisme, la porte aux nations les plus civilisées de la terre, ou qu'un François Xavier, quinze siècles plus tard, l'annonce à des peuples sauvages qu'aucune loi n'avait encore policés. Mais voilà aussi, par une raison contraire, ce qui a excité et qui excitera jusqu'à la fin tant de persécutions contre elle: car ceux qui lui résistent se révoltent par-là même contre leur propre conscience, tombent dans ces horri-

bles et insupportables tourmens du remords, qui les agitent comme feraient les furies, et dont ils n'espèrent se délivrer qu'en étouffant par toute sorte de moyens, et s'il le faut, dans le sang, cette parole dont le crime éternel sera de troubler leurs consciences rebelles.

O vous tous, qui que vous soyez! infortunés ennemis de la seule vraie religion, et d'un ministère institué pour votre salut; vous, qui nous haïssez peut-être, mais que nous aimons avec toute la tendresse de la charité la plus vive et la plus sincère, puissions-nous, fût-ce au prix même de notre vie, troubler enfin si heureusement, si efficacement votre conscience, que, vaincus par ses cris, vous cessiez la déplorable guerre que vous faites à votre Dieu, à votre propre âme, à l'éternelle vérité que le Créateur a gravée de sa main dans le fond de votre être, en caractères qu'il ne sera jamais en votre pouvoir d'effacer! Puisse notre voix troubler votre conscience, comme la voix de Nathan troubla celle de David, lorsqu'il prononça ce salutaire *Peccavi*, et devint un si illustre modèle des pénitens! comme la voix d'Ambroise troubla la conscience du jeune Augustin, lorsque, pleurant ses désordres et abjurant toutes erreurs, il embrassa avec tant de respect et d'amour la foi qu'il avait long-temps combattue! comme la voix de Pierre troubla la conscience de tout un peuple de déicides, lorsque, pénétrés tout-à-coup de la componction la plus profonde, ils tombèrent à ses pieds et s'écrièrent tous ensemble: Apprenez-nous, ô apôtre de Jésus-Christ, ce qu'il faut faire pour expier notre crime et pour obtenir miséricorde: *Compuncti sunt corde, et dixerunt:...* *Quid faciemus, viri fratres* (1)? Vous troubler de la sorte, serait vous rendre la paix et le bonheur; ce serait mériter toute votre affection et votre reconnaissance; ce serait les avoir obtenues.

Mais, Seigneur, pour que nos discours aient la

(1) Act. II, 37.

même efficace que ceux de ces hommes puissans en œuvres et en paroles, daignez nous faire part, à nous, vos faibles et indignes ministres, de la sainteté qui fut en eux. Remplissez-nous de l'esprit qui les animait; que nous soyons, à leur exemple, des dispensateurs fidèles; que morts à nous-mêmes et à toute vue, à toute pensée humaine, nous cherchions uniquement votre gloire dans l'exercice d'un ministère tout divin; que nous brûlions d'un zèle ardent pour la sanctification de nos frères, mais avant tout pour la nôtre; que nous ne les instruisions qu'après nous être avertis nous-mêmes; que nous ayons soin de puiser, dans de fréquentes et intimes communications avec vous, les leçons que nous donnerons à votre peuple, et ne lui parlions jamais de votre part qu'en descendant, comme Moïse, de la sainte montagne où vous nous aurez dicté vous-même vos vœux et vos oracles, afin que notre parole, tirant toute sa vertu de celui qui en est l'auteur, pénètre comme une céleste rosée jusqu'au fond des cœurs, et y fasse germer des fruits de vie et de sainteté qui demeurent éternellement. Ainsi soit-il!